

Étude des aspects de la peur

Dans

« La Peste » d'Albert Camus

Dr. Fériat Salih Omar

Resumé

La Peste, paru en 1947 et qui reçoit le prix des critiques acquiert à Camus une notoriété universelle, il reçoit en 1957 le prix Nobel pour une œuvre qui, selon les termes de l'Académie suédoise : « met en lumière les problèmes se posant de nos jours à la conscience des hommes ». A Oran où il n'arrive jamais rien, quelque chose va arriver. On découvre un rat mort, couvert de sang. Deux jours après on en trouve des centaines, puis des milliers. Deux semaines plus tard, un homme meurt d'une maladie, décrite avec précision, mais sans recherche de l'horreur. Après cet événement, on signale une dizaine, puis une vingtaine de cas de fièvre suspecte, le lecteur est devant l'inquiétude qui devient de la peur, de la panique même. Mais l'auteur ne veut ni exploiter la peur ni chercher à effrayer ou à surprendre le lecteur comme dans les romans de science-fiction. Camus a essayé de présenter une description réaliste de « la peste » comme un monstre qui dévore Oran. Il s'agit plutôt d'une œuvre de réflexion dans laquelle, l'auteur parle de la peur et de la panique qui sont, pour lui, un moyen pour exprimer l'atmosphère de l'étouffement, la souffrance et l'exile qui menace toute l'existence humaine.

Mots-clés: la peste-les aspects-la peur-Camus

Introduction

La mémoire des hommes a longtemps été marquée par le souvenir des grandes pestes de l'histoire. Les historiens ont raconté comment la peste ravageait les pays ou les villes comme par exemple Athènes en 429 avant J.C., la première ville atteinte par la peste qui a touché tout le bassin méditerranéen. Au XIV^e siècle, cette épidémie qu'on appellera la peste noire¹ a frappé l'Europe : Milan, Londres, Marseille, elle a tué environ 24 millions d'hommes. En Afrique du Nord, cette maladie a atteint l'Algérie causant la mort de la population algérienne plusieurs fois au 18^e siècle : 1740, 1786, 1792 et 1798. Puis au 19^e siècle à Oran de 1818 à 1822, puis en 1835. A Constantine, on dénombre alors 1500 morts en trois jours. Cette épidémie n'a pas laissé ce pays affligé, elle réapparaîtra encore une fois au 20^e siècle en 1921².

Les écrivains et les auteurs n'oublient pas de faire de ce fléau une matière riche de leur inspiration. Ainsi la peste qui était l'objet des récits des historiens, est devenue l'objet des récits des poètes et des romanciers. Les exemples ne manquent pas : Sophocle parle du fléau dans *Œdipe roi*, l'écrivain médiéval Froissart évoque la peste noire dans ses *Chroniques*, Daniel Defœ, romancier anglais du 18^e siècle, raconte la peste de Londres en 1665 dans un livre écrit en 1722 et intitulé : *Journal de l'année de la peste*. Chateaubriand aborde le thème de la peste qui ravage Marseille dans *Les Mémoires d'outre tombe*. Ainsi la ville d'Oran va-t-elle prendre, dans *La Peste*, la suite de longue série de grandes villes frappées par ce fléau. Cette catastrophe réelle est devenue, dans le roman de Camus, un mythe imaginaire, il s'inscrit ainsi dans toute une tradition littéraire dont il est nourri : trois textes ont pu tout particulièrement retenir l'attention de Camus, le récit de Defœ

¹ Bernard ALLUIN, *La peste*, Hatier, Paris, 1996, P. 19.

² www.uluminsahia.net, revue, quatrième année, N° 31, Novembre 2006, consulté le 2/6/2010.

déjà cité, l'essai d'Antoine Artaud : *Le théâtre et son double et le passage de la Bible* qui évoquent le terrible mal³. Pour Camus, *La Peste* a été le fruit d'une lente gestation, c'était le projet qui l'a hanté pendant de nombreuses années et qui semble lui avoir coûté beaucoup d'efforts. *La Peste*, paru en 1947 et qui reçoit le prix des critiques lui acquiert une notoriété universelle, il reçoit en 1957 le prix Nobel pour une œuvre qui, selon les termes de l'Académie suédoise : « met en lumière les problèmes se posant de nos jours à la conscience des hommes ».⁴

Camus a utilisé la vérité historique disant « La Peste est une constante de l'Algérie »⁵ comme une partie de la documentation pour écrire son roman *La Peste* dès avril 1941 à Oran. Cette tragédie en cinq actes dans ce roman publié en 1947 avait un immense succès dans les librairies françaises ainsi qu'elle a été traduite dans de nombreuses langues dont l'arabe. L'histoire de Camus fait de *La Peste* de curieux événements vécus par une ville confrontée au monstre hideux de l'épidémie de la peste. L'action se situe à Oran, le récit est ponctué de descriptions de la ville qui est le centre d'intérêt pour l'auteur.

Les critiques ont déterminé deux "cycle" dans les œuvres de Camus : un cycle de la "négation" ou de "l'absurde", comme dans *L'Etranger*. L'autre cycle est "celui de la révolte" qui regroupe l'ensemble des œuvres – dont *la Peste* - dans lesquelles Camus souligne la nécessité de dépasser le simple constat du non – sens de la vie humaine. Il y exprime les valeurs qui résident dans la révolte, dans l'action, dans la solidarité entre les hommes et dans la dignité qu'ils peuvent y trouver. Oran, dans *La Peste* représente des

³Bernard ALLUIN, *La peste*, Op. Cit. P. 20.

⁴WWW.algerie-dz.com.par Benjamin Stora, Le Monde, consulte le 1/12/2013

⁵www.uluminsahia.net, revue, quatrième année, N° 31, Novembre 2006, consulté le 2/6/2010.

significations différentes : elle représente d'abord la France envahie par le Nazisme, évoquant la guerre de 1939-1945. On peut ajouter à cette signification historique une portée métaphysique et morale en proposant de préserver un sens à la vie par la révolte devant l'absurdité de la condition humaine. A Oran, on assiste à la progression puis au déclin de la peste, on en voit les effets sur la population. L'auteur crée ainsi une situation expérimentale qui permet d'étudier ce que deviennent les hommes dans une période de crise. Il montre les manifestations du mal dans le monde, la souffrance des hommes, et celle en particulier des innocents. Les thèmes traités par l'auteur sont accompagnés du sentiment de la peur qui domine la prévision du mal, de la mort, de la souffrance et de la séparation.

Selon les critiques, plusieurs axes de la lecture peuvent être choisis pour lire **La Peste** de Camus:

- Le premier est de type narratologique : le narrateur anonyme se révèle, à la fin du roman, comme le héros principal du livre : Bernard Rieux. La nature et les effets de "procédé" sont intéressants à analyser.
- Le deuxième est historique: le texte comporte de nombreuses références ainsi que des allusions à des débats idéologiques de l'époque.
- Le troisième axe de la lecture concerne la portée métaphysique et morale qui se révèle par les manifestations du Mal dans le monde.

Le deuxième et le troisième axe nous aident dans cette recherche où nous allons essayer d'étudier les aspects de la peur et comment Camus décrit, dans ce roman, cet événement aussi horrible et terrifiant

Une ville réelle, une peur réelle

Le concept de peur est " typiquement flou", situé entre l'angoisse, la crainte et l'effroi, au plan individuel, et entre la panique et l'épouvante au niveau collectif. La peur est un ingrédient commun à beaucoup de phénomènes au sein desquels elle varie dans ses manifestations, causes et conséquences. Son examen fait appel à divers disciplines, des neurosciences aux sciences sociales, dont les points de vue doivent être pris en compte pour cerner la façon dont la peur peut être abordée en psychologie sociale⁶. On sait que la peur, sous l'une ou l'autre de ses formes, est une réalité de la vie quotidienne. Elle peut sembler banale, mais pour la personne qui en est affectée, la façon de vivre l'une ou l'autre de ces peurs, revêt une importance significative en raison de son impact sur sa qualité de vie. Pour les scientifiques, la peur est une émotion désagréable, d'intensité variable, déclenchée par un ou des événements récents dans lesquels un risque ou un danger réel ou imaginaire peut être ressenti comme assurément menaçant⁷. La peur, dans ce sens-là, a toujours existé dans la littérature française ou mondiale, mais, c'est au 19^e siècle qu'on peut parler d'une littérature de peur sous des termes différents : le fantastique, l'épouvante, ou la littérature d'épouvante.

Le fantastique peut être utilisé au sein des divers genres : policier, science-fiction, horreur, contes, romances, aventures ou encore merveilleux lui-même⁸. Mais l'œuvre fantastique peut être aussi une sorte de libération d'angoisses et des fantasmes. Cette explication est donnée par les psychanalystes qui proposent que les récits fantastiques mettent en scène les angoisses les plus profondes de l'homme : la mort, la monstruosité ou le rejet. L'individu peut ainsi « se retrouver » dans « les héros » et mettre des mots sur ses angoisses

⁶Denis Jodelet, *Dynamiques sociales et formes de la peur*, École des Hautes Études en sciences sociales, Paris, 1998, P. 1

⁷ <http://www.arabokenheart.matoobblog.com>, consulté le 4/6/2010.

⁸ <http://fr.wikipedia.org/wiki/fantastique>, consulté le 16/8/2014.

ou ses phantasmes⁹. L'épouvante est assez souvent un sous genre des fantastiques. Il fait intervenir un événement surnaturel dans notre monde et le fait basculer, dans l'horreur, et souvent complète¹⁰. Contrairement à ce qu'on peut penser, c'est un genre assez ancien. En effet, au 19^e siècle, ce genre était très connu*. En France, Guy de Maupassant, a écrit plusieurs nouvelles de terreur comme ***La Peur, La Main, Qui Sait ?*** Dans ces récits, à haute teneur fantastique, des mains s'animent et des spectres apparaissent pour épouvanter le lecteur¹¹. Un siècle plus tard, la littérature d'épouvante devient un genre à part entière. Cette littérature est représentée par quelques maîtres du genre, pour la plupart encore en activité aujourd'hui. Ce genre qui connaît actuellement un regain d'intérêt se confond volontiers avec le fantastique. En littérature, des maisons d'édition proposent au public des collections, qui lui sont entièrement consacrées, mêlent des ouvrages parfois très différents, appartenant pêle-mêle au genre fantastique et policier¹².

La Peste : un roman de la peur

Dès la première phrase, ***la peste*** se présente comme étant historique constitué par une « chronique », c'est-à-dire par un récit qui rapporte les événements et les faits selon l'ordre du temps. C'est le procédé qu'ont utilisé les chroniqueurs pour raconter des événements historiques. La chronique est donc censée évoquer des événements réels.

⁹M. Patillon, *Précis d'analyse littéraire*, Nathan, Paris, 1982, P. 78.

¹⁰ <http://fr.wikipedia.org/wiki/fantastique>, consulté le 16/8/2014.

* Mary Shelly, écrivaine anglaise a écrit Frankenstein, Edgar Allan Poe a écrit des nouvelles fantastiques, Bram Stoker épouvante ses lecteurs avec son roman épistolaire : Dracula.

¹¹ http://médiathèque.Villeurbanne.fr.littérature_épouvante, consulté le 13/9/2014.

¹²Ibid.

On peut remarquer que les mots « chronique » ou « chroniqueur » apparaissent quatre fois dans le premier chapitre du roman comme un procédé d'illusion romanesque. Ainsi Camus donne à croire au lecteur qu'il va lire une histoire qui s'est réellement déroulée. L'auteur a tenu visiblement à insérer son roman dans le réel : la fiction narrative s'inscrit dans un univers concret. Les lieux évoqués renvoient à la réalité de la ville d'Oran : noms des rues et des monuments, caractéristiques des différents quartiers, atmosphère générale de la ville. Oran est présentée comme une cité à la fois jaune et grise : « **A première vue, Oran est, en effet, une ville ordinaire... une ville jaune et grise** »¹³. « **Tournant le dos à la mer** »¹⁴ et **bâtit en escargot sur son plateau** »¹⁵.

Ces indications sont brèves, mais mentionnées à plusieurs reprises au cours du roman, elles donnent à la ville une réelle densité. Et elles témoignent du souci de Camus d'insérer son récit dans un décor réel. C'est donc une ville ordinaire, une ville commerçante et sportive qui aurait été fâcheusement frappée par une épouvantable épidémie de peste. Comme on le sait, cela n'est que pure imagination, celle d'un auteur qui, pour les besoins de son récit, de sa démonstration, utilise ce fléau comme un mythe propre à susciter l'intérêt et la réflexion du lecteur: « **L'Oranie, il est vrai, a connu une épidémie de typhus lors du séjour de l'écrivain. Entre 1941-1943, plusieurs milliers de personnes ont péri en Algérie. Nul doute que cette épidémie et les informations recueillies, dès Avril 1941, inciteront Camus à s'attaquer à ce sujet porteur de tous les maux et de toutes les symboliques** »¹⁶.

¹³ Albert Camus, *La Peste*, Gallimard, Paris, 1983, P. 43.

¹⁴ Ibid., P. 13.

¹⁵ Ibid., p. 36.

¹⁶ Abdelkader Djemaï, *Camus à Oran*, Michelon, Paris, 1995, P. 86.

Nul doute que l'on s'est intéressé aux épidémies de choléra qui ont frappé Oran, notamment vers 1849 et dans les années 1930. Dans une correspondance inédite jusque-là, Camus a demandé, dans deux lettres du 26 Août 1941 et début 1942, à Lucette Françoise Macœurer, une étudiante en pharmacie et qui était élève au lycée Stéphane Gselle de Christiane Faure, des livres médicaux sur la peste. Il s'est intéressé aussi à l'histoire du cimetière des cholériques de Raz-El-Aïn, entouré d'un haut mur et remontant à l'occupation espagnole, qui a duré plus de deux siècles et demi¹⁷. Avec l'idée de la chronique et la documentation historique, Camus a inséré des éléments réels dans son roman : centre-ville, le cimetière, l'hôpital et les tramways. Il a également évoqué la cathédrale, construite en 1913, dans son style néo-Byzantin, avec les orgues fabriqués à Lyon et la statue équestre dorée de Jeanne d'Arc dressé face à son parvis¹⁸ « **La cathédrale de notre ville, en tout cas, fut à peu près remplie par les fidèles pendant toute la semaine** »¹⁹.

C'est dans cette cathédrale qu'officie le père Paneloux, un jésuite « érudit et militant », spécialisé dans l'épigraphie. Ce personnage collabore à la société de géographie et d'archéologie d'Oran, fondée en 1878, et dont le siège se trouvait rue Schneider, près du cinéma Century, avant d'être transférée dans les sous-sols de l'école Laurent-Fouque, ensuite au marché Michelet où elle est encore domiciliée²⁰. Camus a adopté à l'égard d'Oran un ton souvent neutre, celui-là même du récit, serein et détaché. Sur le ton presque de l'indifférence, le docteur Bernard Rieux a décrit Oran comme « **une**

¹⁷ - Ibid, P. 93.

¹⁸ Abd-el-Kader Djemai, Op.cit . 97.

¹⁹ Camus, *La Peste*, Op.cit ., P. 91.

²⁰ - Abd-el-Kader Djemai, Op.cit., P. 97.

ville sans pigeons, sans arbres et sans jardins, où l'on ne rencontre ni battements d'ailes ni froissements de feuilles »²¹.

Mais dans ce ton neutre, Camus a utilisé dans *La Peste* des témoignages et des documents pour élaborer son récit. Le caractère historique et réel de la chronique ou de la narration aide le lecteur à mieux imaginer le fléau et même à sentir le mal par le mécanisme de peur utilisé par l'écrivain.

Les aspects de la peur à Oran

Si nous voudrions parler des aspects de la peur, nous devons d'abord décrire la naissance de cette peur à Oran. En revenant à la première découverte du fléau, au matin du 16 Avril, le docteur Rieux trouve un rat mort dans l'escalier de son immeuble, ce dont il prévient le concierge: « ***Le matin... le docteur Bernard Rieux sortit de son cabinet et buta sur un rat mort, au milieu du palier. Sur le moment, il écarta la bête sans y prendre garde et descendit l'escalier. Mais, arrivé dans la rue, la pensée lui vint que ce rat n'était pas à sa place et il retourna sur ses pas pour avertir le concierge*** »²².

Les découvertes de rats morts se multiplient et le concierge, atteint d'une curieuse maladie, meurt le 30 Avril. On dénombre dix puis vingt cas de fièvre mortelle non identifiée, le docteur Rieux assiste à l'enquête sur la tentative de suicide de Cottard. Cette peur se glisse comme l'avènement de la fièvre qui fait de plus en plus de victimes. Le vieux docteur Castel invite son jeune confrère, Rieux, à identifier ce mal mystérieux : c'est la peste. Après un échange de vues entre médecins, Rieux tente de convaincre le préfet, qui souhaite ne pas inquiéter la population en parlant de peste, de la nécessité de prendre les mesures sanitaires indispensables. Dans cette situation, on peut

²¹ Camus, *La Peste*, Op.cit. , P. 11.

²² Camus, *La Peste*, Op.cit, P. 15.

parler de la peur dans un cadre collectif où les médecins ont été les premiers à prévoir et sentir le danger de la peste sur toute la ville car elle passe par l'air ou le contact humain. Certaines mesures, contre à l'épidémie prises dans la ville, montrent la peur devant un tel désastre même s'il est au départ caché de la population:

- **La fermeture de la ville**

Des affiches proposant des mesures de précaution contre « une fièvre pernicieuse » apparaissent de façon discrète dans la ville. Le nombre des morts augmente chaque jour. Le préfet prend des mesures complémentaires en attendant les ordres. Une dépêche officielle arrive : « **Fermez la ville** »²³ cette fermeture est une sorte de défendre les sains: « **Le jour où le chiffre des morts atteint de nouveau la trentaine, Bernard Rieux regardait la dépêche officielle que le préfet lui avait tendu : « Ils ont eu peur ». La dépêche portait : « Déclarez l'état de peste. Fermez la ville** »²⁴.

La fermeture de la ville fait de la peste « l'affaire de tous ». Le narrateur décrit en particulier les souffrances de ceux qui se trouvent désormais séparés de leurs proches : il leur est interdit de correspondre (en raison des risques de contagion) et de téléphoner (afin que les lignes puissent être réservées aux seuls cas urgents). Les oranais sont contraints de transformer leurs habitudes à cause du rationnement et des restrictions à la circulation.

- **La situation de panique**

La peur va paralyser les personnes en se transformant en panique, en une peur irraisonnée devant la peste. Dans cette atmosphère de

²³ Ibid , P. 64.

²⁴ - Camus, *La Peste*, Op.cit,p.64

panique naissante, le fléau a tout recouvert et gagné même le centre de la ville où on isole certains quartiers. Il atteint la prison. On assiste à des scènes de violence, de pillage et d'incendie et le couvre-feu est institué: « **Des maisons incendiées ou fermées pour des raisons sanitaires, furent pillées. Ce furent ces incidents qui forcèrent les autorités à assimiler l'état de peste à l'état de siège et à appliquer les lois qui en découlent... mais la seule mesure qui sembla impressionner tous les habitants fut l'institution du couvre-feu** »²⁵.

Les enterrements, même à la hâte, de plus en plus nombreux, se déroulent selon un cérémonial de plus en plus rapide, jusqu'à ce que, faute de cercueils, on transporte les monceaux de corps dans des ambulances, puis dans des tramways, pour les jeter dans deux fosses communes (une par sexe) puis dans une seule avant qu'on ne décide de les brûler dans des fours crématoires « **les cercueils se firent alors plus rares, la toile manqua pour les linceuls et la place au cimetière. Le plus simple, et toujours pour des raisons d'efficacité, parut des grouper les cérémonies et, lorsque la chose était nécessaire, de multiplier les voyages entre l'hôpital et le cimetière** »²⁶.

La maladie apparaît brutalement et se répand avec rapidité. Elle est décrite avec une précision toute médicale : sa transmission par les rats, la fièvre et les abcès, les difficultés respiratoires, certains détails réalistes étant presque insoutenables. La peur réelle s'impose dans les diverses évocations de la maladie : « **Entré chez Mme Loret, le docteur Rieux fut reçu par la mère qui lui dit avec un sourire mal dessiné : « J'espère que ce n'est pas la fièvre dont tout le monde parle. Et lui, relevant draps et chemise, contemplait en silence les taches rouges sur le ventre et les cuisses, l'enflure des ganglions.**

²⁵ Ibid.

²⁶ Camus, *La peste*, Op.cit, P. 61.

La mère regardait entre les jambes de sa fille et criait, sans pouvoir se dominer »²⁷.

Par nature, la mère est protectrice et inquiète, tout lui fait peur et plus l'enfant grandit, plus la peur augmente. Elle exagère souvent les risques et les dangers potentiels du monde extérieur. La peur contribue ici à changer le comportement de la mère, dans le roman de Camus, qui se sent dominée par une attaque de panique, celle de la maladie de son enfant. Après avoir compris la situation réelle de la maladie de son enfant, Mme Loret criait de panique. Mais cette mère ne serait pas la seule exposée au malheur et à la souffrance parce que ce mal continue et domine la ville, « ***tous les soirs des mères hurlaient ainsi, avec un air abstrait, devant des ventres offerts avec tous les signes mortels,... tous les soirs des timbres d'ambulance déclenchait des crises aussi vaines que toute douleur »²⁸.***

Tous les soirs la peur domine les cœurs de ces mères qui hurlent de la douleur et de la peur de perdre leurs enfants.

- **Scènes de la panique**

Dans la ville, on rencontrait les rats morts partout par petits tas, sur les paliers ou dans les cours. Ils venaient aussi mourir isolément dans les halls administratifs, dans les préaux d'écoles et quelques fois à la terrasse des cafés. Les habitants stupéfaits les découvraient aux endroits les plus fréquentés de la ville: « ***Nettoyée à l'aube de ses bêtes mortes, la ville les retrouvaient peu à peu, de plus en plus nombreuses, pendant la journée. Sur les trottoirs, ils arrivaient***

²⁷ Ibid, P. 87.

²⁸ Ibid.

aussi à plus d'un promeneur nocturne de sentir son pied la masse élastique d'un cadavre encore frais »²⁹.

La peur devient de plus en plus un comportement quotidien dans la vie des oranais. Si les restaurants sont envahis, c'est qu'ils simplifient pour beaucoup le problème du ravitaillement. Mais ils laissent intacte l'angoisse de la contagion. Les convives perdent de longues minutes à essayer patiemment leurs couverts " ***il n'y a pas longtemps, certains restaurants affichaient (Ici, le couvert est ébouillanté) »³⁰.***

Il paraît aussi que des scènes de panique « ***ont éclaté dans un restaurant parce qu'un client pris de malaise avait pâli, s'était levé, avait chancelé et gagné très vite la sortie »³¹.*** Plus encore et à un niveau plus profond que les sensations ou les sentiments de peur, il y a un lien direct entre les émotions et la satisfaction ou l'insatisfaction des psychiques et même les besoins matériels fondamentaux. La peur devant les besoins de vie poussaient les gens à les chercher partout dans la ville. Et cette attitude de certains oranais faisait penser à « ***ces longues queues aux quatre coins de la ville, devant les boutiques d'alimentation »³².*** Cette sorte de sentiment « ***doit être élevé à une échelle mille fois plus grande en ce qui concerne la séparation,*** dit le narrateur, ***car il s'agissait alors d'une autre faim et qui pouvait tout dévorer »³³.***

Le tableau de la mort aux yeux des effrayés

Si la maladie est inguérissable, donc elle conduit à la mort. La mort qui est décrite en tableaux poignants, qui vont être partout dans la ville comme ceux du concierge, du chanteur, de Jean Tarrou, et le tableau le plus révolté, le plus dur et même terrifiant est bien sur celui

²⁹ Camus, *La Peste*, Op.cit . P. 69.

³⁰ Ibid. P. 124.

³¹ Ibid., P.124.

³² Ibid., P. 170.

³³ Camus, *La Peste*, Op.cit,p.170.

de l'enfant de M. Othon, le juge. L'enfant s'est transporté à l'hôpital, dans une ancienne salle de classe où dix lits avaient été installés. Au bout d'une vingtaine d'heures, Rieux a jugé son cas désespéré. Le docteur, depuis quatre heures du matin, se tenait près de lui, suivant pas à pas les progrès ou les haltes de la maladie. Il serrait avec force la barre du lit où gémissait l'enfant, il ne quittait pas des yeux le petit malade qui se raidit brusquement et, les dents de nouveau serrées, s'est creusé un peu au niveau de la taille, écartant lentement les bras et les jambes. L'enfant s'est détendu peu à peu, il a essayé de ramener bras et jambes vers le centre du lit, et toujours aveugle et muet, il respirait plus vite: « **Le docteur avait déjà vu mourir des enfants puisque la terreur, depuis des mois, ne choisissait pas** »³⁴, mais il n'avait jamais encore suivi leurs souffrances minute après minute, comme il le faisait avec l'enfant de M. Othon: « **Justement l'enfant, comme mordu à l'estomac, se pliait à nouveau, avec un gémissement grêle... secoué de frisson et de tremblement convulsifs, comme si sa frêle carcasse pliait sous le vent furieux de la peste et craquait sous les souffles répétés de la fièvre. La bourrasque passée, il se détendit un peu, la fièvre sembla se retirer et l'abandonner, haletant, sur une grève humide et empoisonnée ou le repos ressemblait déjà à la mort** »³⁵.

L'auteur décrit en détail les manifestations physiques de la maladie chez l'enfant : le mal, la douleur et la souffrance. La terreur des images sont incarnées par le corps de l'enfant : le souffle, les bras, les jambes, les dents et la voix. La peur décrite ici, est la peur des derniers moments de la vie, les moments de l'agonie, ces moments durs et terrifiants qui présentent des particularités, sont des moments impressionnants, où les professionnels les plus expérimentés ont

³⁴ Ibid., P. 195.

³⁵ - Ibid.

tendance à perdre leur esprit scientifique. Avoir jugé son cas désespéré, le docteur Rieux a été incapable devant la mort.

La peur de l'exile, de la séparation et de la solitude

La ville menacée par la peste est coupée du monde. Nul ne peut y entrer, nul ne peut en sortir. Le courrier n'est plus acheminé. Seuls les télégrammes permettent d'avoir de loin en loin des nouvelles des absents. Chacun est donc comme exilé de sa famille ou de ses proches, faisant d'une façon ou d'une autre, l'expression de la séparation. Tout homme susceptible d'être contaminé devient une menace pour autrui.

En effet, la peste a fait de la ville une prison. L'image de la prison constitue bien un « **motif de l'œuvre puisqu'on la retrouve à plusieurs reprises dans le livre** »³⁶

D'abord, les habitants se sentent prisonniers dans la ville, souffrant du climat : « **un peu prisonniers du ciel** »³⁷. Mais l'emprisonnement devient réalité, lorsqu'on est contraint de fermer la ville.

Mais si c'était l'exil, il s'agit dans la majorité des cas de « **l'exil chez soi** »³⁸. Tous deviennent, en tout cas, des prisonniers de la peste. L'auteur représente par le livre un emprisonnement : celui de l'oranais dans la ville, mais aussi celui de l'homme prisonnier sur cette terre, c'est-à-dire victime d'une condamnation à la souffrance, à une vie dénuée de sens, à une mort inexplicable. La prison signifie ici, la condition humaine aux yeux de Camus.

³⁶ Bernard Alluin, Op.cit., P.69.

³⁷ Camus, *La peste*, Op.cit, P.114

³⁸ Ibid., P.72.

Les symboles de la peur

- **Le dragon ou le monstre**

Le dragon nous apparait essentiellement comme un gardien sévère ou comme un symbole du mal et des tendances démoniaques .Il illustre une peur très ancienne. Saint. Georges ou Saint Michel et le dragon, dont les artistes ont si souvent représenté le combat, montrent la lutte perpétuelle du mal contre le bien. Sous les formes les plus variées, on en retrouve la hantise dans toutes les cultures et toutes les religions et jusque dans le matérialisme dialectique de la lutte des classes.

Camus a recours à cette idée du monstre ou du dragon pour montrer la force terrifiante de la peste, la puissance du fléau est ainsi figurée par l'assimilation que l'auteur en fait avec des monstres de l'antiquité : nouveau minotaure, la peste dévore son « **tribut chaque soir** »³⁹. Au petit matin, à cette heure, qui est entre les morts de la nuit et les agonies de la journée, il semble que la peste « **suspende un instant son effort et reprendre son souffle** »⁴⁰. Mais parfois elle semblait « **s'éloigner pour regagner la tanière inconnue d'où elle était sortie en silence** »⁴¹.

Cet être (la peste) maléfique doté d'une vie monstrueuse étend sa puissance sur toute la ville d'Oran :

Il « **mettait des gardes aux portes et détournait les navires qui faisait route vers Oran** »⁴². Et il réunit toutes ses forces « **pour les jeter sur la ville et s'en empare définitivement** »⁴³. C'est enfin l'image du dragon légendaire qui marche impitoyablement vers sa

³⁹ Camus, *La peste*, op.cit , P. 165.

⁴⁰ Ibid., P. 112.

⁴¹ Ibid., P. 249.

⁴² Ibid, P. 76.

⁴³ Ibid. P. 131.

victime en crachant le feu, que l'on trouve à plusieurs reprises : **« il flama dans les poitrines de nos concitoyens, il illumina le four, il peupla les camps d'ombres aux mains vides, il ne cessa d'avancer de son allure patient et saccadé »**⁴⁴.

- **Le bruit et le silence**

L'auteur utilise les bruits qui peuvent devenir angoissant suivant la situation : un bruit strident est aigu et perçant. Au contraire, un bruit sourd est étouffé et faible. Le vent est, par exemple, un symbole qui revêt plusieurs aspects. C'est, en raison de l'agitation qui le caractérise, un symbole de vanité, d'instabilité, d'inconstance, c'est une force élémentaire à la fois, la violence et l'aveuglement :

« Au moment où la peste domine toute la cité, ...au sommet de la chaleur et de la maladie, le vent se lève et souffle pendant plusieurs jours, la mer se soulève... cette ville blanchie de poussière, toute sonore des cris du vent, gémissait... comme une île malheureuse »⁴⁵.

Le souffle du vent établit le lien entre les bruits de la ville et ceux de l'atmosphère. Le silence dans ce cadre-la est un prélude d'ouverture à la révélation, il ouvre un passage. Selon les traditions, il y a eu un silence avant la création ; il y aura silence à la fin des temps. Le silence enveloppe les grands événements, donne aux choses la grandeur et la majesté. La nuit à Oran est généralement liée au silence, c'est un moment privilégié qui augmente les sentiments de la peur:

⁴⁴ Camus, *La peste*, op.cit . P. 233.

⁴⁵ Ibid. P. 156.

« **Dans la rue ils comprirent qu'il était assez tard, onze heures peut-être. La ville était muette, peuplée seulement de frôlements. Très loin, le timbre d'une ambulance résonna** »⁴⁶ .

Mais ce silence dans les rues d'Oran domine aussi l'intérieur des maisons à la ville, c'est « **le silence des soirs autour de la table** »⁴⁷. A la fin du roman, dans la chambre où Tarrou est mort : « **Rieux sentit planer le calme surprenant... la nuit qui suivit ne fut pas celle de la lutte, mais celle du silence** »⁴⁸ .

Le narrateur a essayé ici de qualifier ce silence « il avait pensé à ce silence qui s'élevait des lits où il avait laissé mourir des hommes. C'était partout la même pause le même intervalle solennel, toujours le même apaisement qui suivait les combats, c'était le silence de la défaite »⁴⁹ .

- **Les couleurs**

Le premier caractère du symbolisme des couleurs est son universalité non seulement géographique, mais à tous les niveaux de l'être et de la connaissance, cosmologique, psychologique, mystique, etc. Les interprétations peuvent varier et les couleurs peuvent recevoir diverses significations selon les aires culturelles; les couleurs restent, cependant, toujours et partout des supports de la pensée symbolique. Le noir est la couleur dominante pour exprimer la peur à Oran: « **Les rues noires de la ville** »⁵⁰ témoignent l'attaque agressive de la peste. Même dans la lumière le noir surgit : « **Le crépuscule eût envahi la pièce, faisant d'elle une ombre noire dans la lumière grise** »⁵¹ .

⁴⁶ Ibid., P. 27.

⁴⁷ Ibid., P. 39.

⁴⁸ Camus, *La Peste*, op.cit., P. 262.

⁴⁹ Ibid. P262.

⁵⁰ Ibid. P. 182.

⁵¹ Ibid., P. 250

Le noir en étant la négation de toutes les couleurs, il représente, notamment en Occident, les sentiments de la tristesse, de la peur et de la méchanceté, que nous pouvons retrouver dans l'expression " avoir les idées noires". Le noir s'associe alors aux péchés, aux épreuves, à la mort, au néant, au deuil et à l'abondons⁵²

Les rues noires deviennent aux yeux du narrateur pâles et tristes portant l'expression de dégoût de leurs passants, le noir se transforme ici en jaune : « **Il regardait au visage les passants de la rue et après avoir lu, pour la centième fois, les enseignes des magasins qui lui faisaient face, ... il se levait et marchait au hasard dans les rues jaunes de la ville** »⁵³.

Si la notion du noir est claire dans la description de la peur à Oran, le narrateur utilise parfois dans son lexique de peur des nuances pour exprimer certaines couleurs: « **Au cimetière, les boîtes étaient vidées, les corps couleur de fer étaient chargés sur les brancards et attendaient dans un hangar, aménagé à cet effet** »⁵⁴.

Le narrateur a recours ici au nom de l'objet (le fer) pour mieux comparer et rendre l'image plus vivante. C'est toujours dans un cadre réaliste, que l'auteur a transmis l'atmosphère de la mort et du cimetière, décrit, à plusieurs reprises. Dans cette atmosphère, où il y a peu de couleur, le narrateur se sent même la mort des couleurs : « **c'était une des ces heures où la peste se faisait invisible. Ce silence, cette mort des couleurs et des mouvements, pouvaient être aussi bien ceux de l'été que ceux du fléau** »⁵⁵.

⁵² <http://fr.Wikipédia.org/wiki>, Symbolisme des couleurs, consulté le 4/2/2015, P. 5

⁵³ Camus, *La Peste*, op.cit., P. 184.

⁵⁴ Ibid., P. 161.

⁵⁵ Ibid., P. 133.

Nous sommes ici devant une image triste qui peut apporter le sentiment de la peur provoquée par le lien étroit entre le silence et la mort des couleurs ainsi que celle des mouvements.

Conclusion

Comment faire face à la peste? L'isolement et la souffrance à Oran ou dans n'importe quelle ville ou quel pays après un événement désastreux, comme la guerre, fait de ce roman une œuvre actuelle de la révolte et de la solidarité. Dans le roman, l'auteur a qualifié Oran comme le vrai héros de l'œuvre. La ville contre le ravageur : en supplément de sa fonction importante de protagoniste, Oran sert aussi de référence de base de plusieurs réflexions théoriques sur la ville et le système urbain. Ce théâtre de l'action oranais, une ville d'Afrique du Nord que Camus connaissait parfaitement. Dans cette ville où il n'arrive jamais rien, quelque chose va arriver. On découvre un rat mort, couvert de sang. Deux jours après on en trouve des centaines, puis des milliers. L'affaire qui était implicite devient explicite, elle s'ébruite, un commencement d'inquiétude se manifeste dans la ville. Deux semaines plus tard, un homme meurt d'une maladie, décrite avec précision, mais sans recherche de l'horreur.

Après cet événement, on signale une dizaine, puis une vingtaine de cas de fièvre suspecte, le lecteur est devant l'inquiétude qui devient de la peur, de la panique même. Mais l'auteur ne veut ni exploiter la peur ni chercher à effrayer ou à surprendre le lecteur comme dans les romans de science-fiction. Camus a essayé de présenter une description réaliste de « la peste » comme un monstre qui dévore Oran. Il s'agit plutôt d'une œuvre de réflexion dans laquelle, l'auteur parle de la peur et de la panique qui sont, pour lui, un moyen pour exprimer l'atmosphère de l'étouffement, la souffrance et l'exile qui

menace toute l'existence humaine. Malgré les significations philosophiques de l'œuvre, on constate avec les premières pages de la lecture qu'on est devant un récit qui est proche de la science-fiction, avec tous les aspects qui sont identiques relativement au roman de science-fiction. On peut même imaginer les événements du roman exploités au cinéma par un film d'horreur, cette idée qui nous fait penser à la relation étroite entre les romans de la peur et le cinéma.

La bibliographie

- 1) Abdelkader Djemai, *Camus à Oran*, Michelon, Paris, 1995.
- 2) Albert Camus, *La Peste*, Gallimard, Paris, 1983.
- 3) Bernard Alluin, *La peste*, Hatier, Paris, 1996.
- 4) Denis Jodelet, *Dynamiques sociales et formes de la peur*, École des Hautes Études en sciences sociales, Paris, 1998.
- 5) Helene Renard, *Dictionnaire Des Rêves*, France Loisirs, Paris, 2000.
- 6) Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des Symboles*, Robert Laffont /Jupiter, Paris, 2000.
 - 7) M. Patillon, *Précis d'analyse littéraire*, Nathan, Paris, 1982.

Sitographie

www.uluminsahia.net, revue, quatrième année, N° 31, Novembre 2006, consulté le 2/6/2010.

<http://www.arabokenheart.matoobblog.com>, consulté le 4/6/2010.

<http://fr.wikipedia.org/wiki/fantastique>, consulté le 16/8/2014.

http://médiathèque.Villeurbanne.fr.littérature_épouvante, consulté le 13/9/2014.

http://fr.wikipedia.org/wiki,Symbolisme_des_couleurs, consulté le 4/2/2014

عنوان البحث: "مظاهر الخوف في رواية الطاعون لالبير كامو"
 الباحثة: فريال صالح عمر
 خلاصة:

حازت رواية **الطاعون** للكاتب الفرنسي البير كامو، والتي نشرت عام 1947، على شهرة واسعة ونجاح في الانتشار وتم ترجمتها الى العديد من اللغات العالمية ومن ضمنها اللغة العربية. كما حازت الرواية على جائزة النقاد وفاز كاتبها بجائزة نوبل للاداب للعام 1958 تقديرا لجهوده في توضيح المشاكل المعاصرة للوعي البشري والقيم الانسانية.

تحمل رواية **الطاعون** عدة ابعاد ومعاني، فمدينة وهران يمكن ان تمثل فرنسا خلال فترة الاحتلال النازي في الحرب العالمية الثانية 1939-1945، كما يمكن ان نضيف الى هذا البعد او المعنى التاريخي، اهمية فلسفية واخلاقية، حيث تقترح الرواية فكرة منح معنى للحياة من خلال الثورة على عبثية الوضع الانساني. وبالرغم من الابعاد الفلسفية للرواية، فنحن نلاحظ من خلال الصفحات الاولى لها باننا امام قصة قريبة من قصص الخيال العلمي، بل وحتى يمكننا ان نتخيل احداث الرواية في فيلم رعب سينمائي.

في مدينة وهران، حيث يسود السكون والرتابة، شيء ما سوف يحصل، حيث يتم العثور على فأر ميت مغطى بالدماء. وبعد يومين يتم العثور على المئات، ثم الالاف من الفئران الميتة. وهكذا ينتشر الامر ويصبح واضحا وتظهر ملامح القلق في المدينة. وبعد اسبوعين، يموت رجل ويتم وصف الحالة بدقة، ولكن بدون إثارة الرعب.

وبعد هذا الحدث، يتم ملاحظة موت العشرات والعشرات من حالات الحمى المميتة. وهكذا يكون القارئ امام مشاعر القلق والتي تتحول الى الخوف واخيرا الى الرعب.

ولكن المؤلف لا يريد استغلال الخوف، فكامو لا يبحث عن إخافة او مفا القارئ مثل روايات الخيال العلمي، ولكنه حاول ان يقدم وصف واقعي للطاعون مثل وحش ينقض على المدينة. فالرواية تتحدث عن الخوف والرعب كوسيلة للتعبير عن الاختناق والمعاناة وبيئة التهديد والنفي والابعاد.

Dr. Férial Salih OMAR

Enseignante au département de Français, Faculté des Langues, Université de Bagdad depuis 1999. Et comme Formation elle a :

- Doctorat (Histoire moderne), Université AL- Moustansiria, Irak, 2006.

- Magistère de littérature française, Université de Bagdad 1997.

Email : feryalsalih@gmail.com